

Dans le Journal du 15 juin 1777, Feller critique aussi le Werther de GOETHE, dont une traduction française venait d'apparaître à Maastricht ; sans mentionner le nom de l'auteur, il compare ce roman à un drame aujourd'hui bien oublié : *Cassandre ou les effets de l'amour et du vert-de-gris*. Il trouve que le premier ouvrage est une parodie de la « sombre manie des dramatisés » de l'époque, alors que l'auteur de Werther veut tout de bon faire sentir et pleurer ses lecteurs.

Feller est d'avis que seuls les siècles où l'autorité monarchique était bien forte et l'ordre social fortement consolidé, tels que ceux de Louis XIV et d'Auguste, ont produit des œuvres littéraires de bon goût et dignes de l'admiration de la postérité. Il reproche aux auteurs de son temps d'avoir perdu le goût des choses sérieuses ; la décadence des études classiques est pour lui un signe manifeste du peu d'aptitude des jeunes générations pour des études approfondies.

On sait que les académies et les sociétés soi-disant savantes étaient très nombreuses à cette époque. Feller avait présenté en 1778 à une académie de Leyde un mémoire en latin sur la possibilité de démontrer l'unité de Dieu par des arguments rationnels. Comme cette doctissime société accorda le prix à un candidat qui avait répondu par la négative, Feller écrivit contre lui une réfutation en français qui parut dans le Journal du 1^{er} octobre 1780. Naturellement il jura par tous les grands dieux de ne plus prendre part à un concours de ce genre, puisque ces institutions ne tendaient qu'à la propagande des idées à la mode. Les souverains qui tolèrent des académies ou des sociétés littéraires « marchent sur des volcans prêts à s'enflammer » ; Feller est d'accord avec Rousseau que cette « pédanterie scientifique et littéraire » ruine toutes les vertus et sape les bases des Etats. On voit que l'historien Augustin Cochin aurait pu trouver dans Feller des arguments pour sa thèse sur l'importance des « sociétés de pensée » pour la préparation de la révolution.

Feller n'a jamais hésité à prendre résolument le contrepied des idées à la mode et généralement il défend ses thèses avec une certaine habileté.

FELLER ET LE MOYEN AGE CHRÉTIEN. SES OPINIONS SUR LES GRANDS ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE L'ÉPOQUE.

J'ai montré dans les pages précédentes que les opinions de Feller sur les principaux faits de l'histoire sont absolument contraires à celles qu'on trouve dans les ouvrages des grands écrivains du 18^e siècle.

Mais malgré ses jugements sévères sur la philosophie des lumières, il serait faux de voir en lui sous tous les rapports un précurseur du romantisme, puisqu'en vrai homme de son temps, il n'a que peu de goût pour le mysticisme religieux ; même les monuments de l'art religieux médiéval ne l'intéressent guère. Le moyen-âge n'est pas pour lui cette époque idéale où l'Europe chrétienne formait une unité majestueuse qu'admiraient tant Montalembert et Novalis. Quoiqu'il soit convaincu du caractère religieux de toute autorité légitime, il s'exprime dans le Dictionnaire historique en